

FRANCE U.S.A

Le Journal des Relations FRANCO-AMERICAINES

M 1796 N° 248 Trimestriel Avril-Mai-Juin 1986

Le numéro : 2 francs 50

Nos vols,
nos séjours
linguistiques,
nos circuits

(Lire en page 4)

Hommage à Miss Liberty

Notre amitié, une création continue

par Jacques Chirac, maire de Paris

Il y a quelques instants, sur l'esplanade de l'Île-aux-Cygnes, la statue, offerte il y a un siècle à la Ville de Paris par la colonie américaine, a retrouvé l'éclat et la lumière de ses premiers jours. Dans le même temps, « la liberté éclairant le monde » — son modèle géant Outre-Atlantique vers lequel elle porte ses regards — reçoit à New York les ultimes soins des équipes françaises et américaines qui, depuis six ans, travaillent à sa restauration dans la perspective des fêtes du Centenaire.

que nous avons en commun un nouvel idéal politique et intellectuel, celui de servir la liberté. Certes, l'intérêt politique n'était pas absent de la volonté de la France de tirer avantage des déconvenues de sa vieille rivale d'Outre-Manche. Mais par-delà la fermeté d'une action diplomatique et militaire dont Silas Deane, Benjamin Franklin puis Jefferson furent les ardents inspirateurs, par-delà la détermination de Louis XVI et de

parfois différence. Il est vrai que notre vision des événements qui marquent le monde — nos intérêts aussi, liés à nos positions géo-stratégiques respectives — ne coïncident pas forcément. Nous ne nous en sommes jamais cachés. Toutefois, ces différences d'analyse, loin de remettre en cause nos relations, tout au contraire, les enrichissent.

Elles sont le signe de l'extrême exigence que notre pays place dans ses relations avec « l'Amérique, de toujours et alliée de la France » que le général de Gaulle évoquait en s'adressant ici même à l'Hôtel de Ville de Paris, le 2 septembre 1959 au président Dwight Eisenhower.

Fondées sur l'essentiel, inscrites dans la durée, nos relations mêlent non seulement les souvenirs mais aussi les projets.

Le président Ronald Reagan a proclamé 1986 « l'année de la liberté ». Le Centenaire de la Statue de la Liberté — don de la France au peuple américain — nous fournit à nouveau l'occasion de rappeler les liens exceptionnels qui nous unissent.

De très grandes manifestations sont organisées pour cette commémoration. Elles culmineront le 3 juillet prochain à New York, et se dérouleront pendant plusieurs mois dans de nombreuses villes de France et des États-Unis. Je tiens à rendre hommage, ici, à l'ambassadeur François de Laboulaye qui, au sein du Comité franco-américain, a coordonné les différentes initiatives françaises dans les domaines historiques, culturels et philosophiques.

L'an prochain, la célébration du bicentenaire de la Constitution américaine nous rassemblera à nouveau.

Mais, je ne voudrais pas conclure sans insister sur la « modernité » des relations franco-américaines gage de leur avenir.

Les Américains savent aujourd'hui que la technologie française compte parmi les plus avancées. L'achat du système RITA par l'armée des États-Unis a flatté notre sentiment national mais nous voulons surtout y voir la reconnaissance de notre capacité et de la fiabilité de notre matériel. Fortes de leur ancienneté et de leur diversité, nos relations manquent parfois des relais capables de mieux expliquer, lorsqu'elles divergent, nos positions respectives.

Cet effort doit être constamment renouvelé car la compréhension réciproque entre Français et Américains est une création continue.

Les relations entre nos deux pays demandent à être inlassablement réinventées.

Je suis convaincu que vous tous ici réunis répondrez à cet appel auquel nous invitent de part et d'autre de l'Atlantique le flambeau de la Statue de la Liberté.

Ces temps forts expliquent que nos relations ne puissent se résumer à une simple chronologie. Dès l'origine, elles ont mis en jeu, pour nos deux peuples, l'essentiel. Or, il n'y a pas de concession sur l'essentiel : c'est pourquoi, par-delà leur ancienneté et leur densité, les rapports entre nos deux pays ont pu souffrir de ce qu'ils ont d'éminemment affectif.

Au Sommet de Tokyo, au mois de mai dernier, le président Reagan déclarait « dans tout mariage heureux, il y a des désaccords, mais le mariage continue ». De fait, nos convictions peuvent contenir des ferments de divergence : indépendance signifie



Devant la statue de la Liberté, celle de Paris à la pointe de l'Île des Cygnes, elle aussi parfaitement restaurée, M. Jacques Chirac et M. Joe Rodgers, ambassadeur des États-Unis, répondent aux vivats de la foule. (Photo Verhille)

Comment de pas voir, dans cet attachement à la symbolique de l'œuvre de Bartholdi la permanence des idéaux qui ont présidé à la fondation de nos sociétés ? Ces événements rappellent aussi que les relations franco-américaines — qui ont précédé et même favorisé la naissance des États-Unis — sont riches d'une longue histoire partagée. Si elles attestent notre attachement au passé, ces manifestations témoignent également de notre volonté de porter plus haut et plus loin le flambeau de la liberté.

L'histoire de nos deux nations est, à bien des égards, l'expression même de nos choix fondamentaux. Inspirées par les valeurs de liberté et de dignité qui portent en elles le respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nos premières batailles communes ont naturellement été livrées pour l'indépendance des États-Unis. A Yorktown, Rochambeau a combattu aux côtés de George Washington pour que les citoyens américains puissent déterminer librement leur destin.

Ces convictions — notre engagement permanent à les faire triompher — reposent sur un même héritage et sur une même culture. A quelques années d'intervalle, se font écho les textes fondamentaux qui, dans nos deux pays — et pour combien d'autres nations — ont présidé à l'élaboration de nos constitutions et de nos lois.

Si l'une des plus vieilles nations du monde a contribué à la naissance des États-Unis d'Amérique, c'est d'abord parce



Nous avons le devoir de transmettre la liberté

Nous autres, Américains, croyons que dans tout pays, nos frères humains ont un droit inaliénable à vivre libres. Pour protéger la liberté, les Américains ont combattu et donné leur vie sur des rivages étrangers, de l'Europe à l'Asie. Grâce à ces sacrifices et à notre vigilance constante, aujourd'hui plus que jamais le monde sait ce que veut dire liberté.

Dans notre hémisphère occidental, cette liberté a été restituée au peuple de la Grenade ; et à travers les Amériques s'est effectué un virage historique vers la démocratie. Aujourd'hui, 90 % des populations de cet hémisphère vivent dans des démocraties ou dans des pays qui transitent vers la démocratie. Dans le monde entier, la liberté est passée à l'offensive.

Il y a maintenant deux cent dix ans que, dans la Déclaration d'Indépendance, nous nous sommes voués à la liberté. Nos ancêtres y consacrent leur vie, leur fortune et leur honneur sacré. C'est à cela que nous devons notre liberté. A nous de la transmettre à nos enfants comme elle nous fut transmise.

Miss Liberty, pendant cent années, a incité les Américains à assumer cette responsabilité ; et nous célébrons cette semaine son anniversaire. En restaurant cette statue, nous avons retrempé notre propre amour de la liberté. Et nous gardons cette torche brandie bien haut, pour que le monde entier puisse la voir.
Que Dieu bénisse l'Amérique !

Ronald Reagan

Il y a cent ans...

Symbole de la liberté, de la démocratie, de l'amitié franco-américaine et, en définitive, des États-Unis eux-mêmes, la Statue de la Liberté éclairant le Monde est honorée cette année à l'occasion du centième anniversaire de son inauguration dans la rade de New York. Ce monument est exceptionnel non seulement par sa taille — plus de 46 mètres — qui en fait la plus grande statue du monde, mais aussi par sa structure, d'une complexité étonnante. La réalisation d'un pareil ouvrage mérite d'être brièvement relatée.

C'est en 1865, au cours d'un dîner chez Édouard de Laboulaye, professeur au Collège de France et disciple de Tocqueville, auquel participait François-Auguste Bartholdi, que naquit l'idée de la statue new-yorkaise. Ce dernier, après avoir étudié pendant deux années des projets similaires pour une statue qui devait être placée à l'entrée du Canal de Suez, commença en 1869 à concevoir l'œuvre destinée aux États-Unis et réalisa l'année suivante le premier modèle en cire. Il se rend en 1871 à New York et fait le choix personnel de son site à l'entrée du port. Il faudra toutefois attendre trois ans pour que le projet soit enfin révélé au public. Le 6 novembre 1875, l'Association France-U.S., regroupant des industriels et des jeunes penseurs libéraux, est créée, avec Laboulaye comme président. Il est alors prévu que la statue proprement dite sera offerte par la France, alors que le socle de béton, recouvert de plaques de granit et aussi novateur dans sa conception que la statue elle-même, sera à la charge des États-Unis.

En France, un vaste mouvement de solidarité assure rapidement le financement grâce à l'aide de 181 municipalités, une souscription publique rassemblant plus de 100 000 adhésions. Une loterie est organisée également, et Charles Gounod crée dans ce but à l'Opéra de Paris sa *Cantate à la Liberté*. L'année suivante, le bras portant la torche est exposé à Philadelphie à l'occasion du centenaire de l'Indépendance. Un comité américain est créé à son tour en 1877. Le Congrès accepte alors le don de la France, débloque des fonds pour l'entretien du monument et charge le général Sherman de déterminer son emplacement définitif. Celui-ci choisit Bedloe Island, une île appartenant au Gouvernement Fédéral. La tête de la statue est exposée en 1878 à l'Exposition Universelle de Paris et, après la mort de Viollet-le-Duc, Eiffel est chargé de reprendre en 1879 la structure interne de l'ouvrage qu'il allège considérablement. Cette armature, exécutée par Maurice Koechlin, est en fait conçue comme une pile composée de quatre arbalétriers constituant quatre faces dans lesquelles sont disposées des entretoises et un treillis formant une croix de Saint-André.

C'est en 1881, après plusieurs projets de Viollet-le-Duc, puis d'Eiffel, inspirés d'un château médiéval et d'une pyramide égyptienne, qu'est enfin retenu pour le socle le dessin de l'architecte américain Richard Morris Hunt, rappelant directement le phare d'Alexandrie. Le 24 octobre, l'ambassadeur des États-Unis à Paris, Levi P. Morton, serre la pre-

Jean-François Revel :

Les Français ne regardent plus l'Amérique de la même façon⁽¹⁾

Philosophe, essayiste, Jean-François Revel est l'un des meilleurs spécialistes des Etats-Unis auxquels il a consacré plusieurs livres, en particulier « Ni Marx ni Jésus ». Il nous donne son sentiment sur le regard porté par les Français sur l'Amérique.

Ce qui frappe en France c'est une profonde méconnaissance des réalités américaines. Partagez-vous ce sentiment ?

— Tout à fait, et cette méconnaissance ne date pas d'hier. Malgré le très grand succès obtenu en son temps par Tocqueville, son livre *La Démocratie en Amérique* a été marginalisé longtemps. En khâgne, par exemple, j'ai eu un cours d'un trimestre sur les Etats-Unis ; or je n'ai jamais entendu mentionner Tocqueville. Ainsi l'auteur qui, de l'aveu des Américains, a écrit l'ouvrage le plus génial sur la société américaine ne s'est que tout récemment — depuis une quinzaine d'années — intégré à la culture française. Pourquoi ? Sans doute parce que dès le XIX^e siècle il proposait le modèle américain considéré avec mépris par Lamartine ou Maxime du Camp. Il s'agissait alors d'un réflexe élitiste contre une société tendant, comme Tocqueville l'avait prévu, vers l'égalité des conditions. Baudelaire, d'ailleurs, qui a traduit Edgar Poe, fait l'éloge de ce dernier dans *L'Art romantique* non pas seulement en raison de son génie littéraire mais parce qu'il a écrit des tirades féroces contre la démocratie, la foule et les juifs. Ce texte de Baudelaire est presque prénietzschéen.

— En France l'anti-américanisme a des racines à droite mais il en a aussi à gauche. Ce phénomène a-t-il été longtemps vérifié.

— Oui, dès le XIX^e siècle, il y a eu un anti-américanisme de gauche, fondé sur la condamnation de l'esclavage. Victor Hugo en est le représentant le plus connu. Ses prises de position étaient très estimables mais

il faut souligner que Tocqueville avait parfaitement compris que l'Amérique devrait surmonter son problème noir. Il avait prévu la disparition de l'esclavage et il avait bien vu qu'il n'y avait problème que parce que la société américaine était fondée sur l'égalité, donc qu'elle ne pourrait pas supporter indéfiniment l'esclavage et la ségrégation ce qui est, du reste, arrivé.

Après la Première Guerre mondiale, il s'est produit ce que l'on pourrait appeler le « complexe de Perrichon », c'est-à-dire la haine contre celui qui nous a sauvés. Car, aujourd'hui, tous les historiens sérieux le reconnaissent : si l'Amérique n'était par intervenue en 1917, nous étions perdus. Or cela personne ne voulait l'avouer. A droite, l'anti-américanisme venait du fait que le nationalisme ne peut supporter qu'une autre puissance, même amie, s'affirme. A gauche, en revanche, l'anti-américanisme était suscité par l'impérialisme soviétique. Les socialistes considéraient alors les Etats-Unis comme le bastion du capitalisme empêchant la Révolution mondiale.

— Aujourd'hui, le regard des Français sur l'Amérique a-t-il évolué ?

— Sans doute, mais ce qui me frappe malgré tout, ce sont les stéréotypes dans les comportements. Quand on écoute les commentaires des correspondants de la presse française aux Etats-Unis, on note toujours un ton de persiflage ou de supériorité, comme si nous avions affaire à des débilés mentaux qui ont évidemment beaucoup d'argent mais qui, comparés à nous, ne sont pas très raffinés. D'où les clichés sur le « cow-boy Reagan » ou le « marchand de cacahuètes Carter ». Ce ton de mépris est profondément antidémocratique et le fait qu'en France on ne puisse faire de politique, à un niveau élevé, que si l'on est énarque ou membre d'une profession libérale est une réalité éminemment réactionnaire.

Cela prouve que la démocratie, en France, a toujours été confisquée par des professions privilégiées, ce qui est absurde car la réussite à la tête d'une entreprise ou dans le spectacle est sans doute une bonne préparation aux affaires publiques, dans la mesure où cette expérience donne la connaissance du fonctionnement réel de la société, telle qu'elle existe, pour le citoyen moyen qui gagne normalement sa vie. Bien sûr, parfois, on reconnaît que les Etats-Unis ont beaucoup de prix Nobel ; mais on s'empresse, en général, de souligner que ce sont des immigrants. Cela a pu être vrai pour des gens qui fuyaient les persécutions nazies mais si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit désormais que ces savants, dans leur immense majorité, sont nés aux Etats-Unis.

Au lieu de prendre ce ton, nous ferions peut-être mieux de nous demander pourquoi les scientifiques ont, aux Etats-Unis, des moyens qu'ils n'ont pas ici. Cela amènerait à réfléchir, par exemple, sur le CNRS qui est une énorme bureaucratie où l'on fait carrière surtout grâce aux syndicats et où la dernière qualité que l'on exige est celle que l'on doit demander à un vrai chercheur.

— En dépit de ce ton, l'anti-américanisme n'est-il toutefois pas moins virulent qu'il y a une vingtaine d'années ?

— Effectivement, il y a une évolution et cela est peut-être dû au fait que l'on commence à reconsidérer, à droite et à gauche, le regard que l'on a porté sur la guerre du Vietnam. Avec le recul on est, en effet, bien obligé de reconnaître que le monde entier s'est fait alors complètement rouler. On comprend maintenant que l'art des communistes était de récupérer les guerres d'indépendance et de les transformer en moyen d'expansion totalitaire. Les opinions publiques occidentales sont tombées dans le panneau. De ce fait, et compte tenu de l'échec patent du modèle soviétique, l'anti-américanisme a effectivement tendance à refluer en dépit de la convergence sur ce point entre le parti communiste et la « nouvelle droite ».

— Pour autant, il ne semble pas que les Français aient une vision très nette des réalités américaines. Le phénomène de « contre-culture » des années soixante, que vous avez décrit dans « Ni Marx ni Jésus », a-t-il, en particulier, été compris ?

— Je pense que la transformation de la société moderne qui a commencé aux Etats-Unis, ce que j'ai appelé la deuxième révolution américaine, a été mal perçue. La révolte étudiante a eu une double composante. D'une part, il y a eu une révolution des mœurs, une aspiration vers un nouveau type d'insertion de la jeunesse dans la société. D'autre part, et en relation avec ce mouvement, il y a eu la revendication du droit de la femme et des cultures minoritaires, la lutte contre le racisme, l'intérêt pour le tiers monde. Tout cela s'est fait, d'ailleurs, hors système, les libéraux de type rooseveltien ou kennedien étant eux-mêmes débordés.

Or, et c'est cela que l'on n'a pas vu chez nous, cette révolution s'est intégrée parfaitement à la société américaine et est devenue la norme dans la vie quotidienne. La société américaine a cessé d'être puritaine, ségrégationniste et les valeurs véhiculées par la « contre-culture » des années 60 sont devenues des valeurs petites-bourgeoises que tout le monde reconnaît. La modification du rapport avec l'argent, la conception différente du rôle des grandes entreprises, l'ouverture de la culture sur les mondes lointains, tout cela vient de là et s'est intégré dans le système. Autrement dit, c'est une révolution qui s'est achevée.

Il en a été tout différemment en Europe où ce mouvement de contestation s'est archaïsé, a été récupéré par les marxistes, les maoïstes et s'est englué dans les chapelles gauchistes des années 70 qui, finalement, n'ont abouti à rien. Il me semble donc que nous n'avons pas vu très bien les possibilités de transformation interne de la société américaine.

— De nos jours, a-t-on une vision plus exacte de ce que Guy Sorman a appelé « la révolution conservatrice américaine » ?

— Je n'en suis pas sûr. Quand on me dit que j'ai prétendu, jadis, que l'Amérique allait évoluer à gauche, au sens européen du terme, je réponds que je n'ai jamais affirmé cela. Ce que j'ai dit c'est que la société américaine s'est transformée et a exporté chez nous des valeurs, des comportements qui sont devenus tellement habituels que nous ne voyons plus que nous ne les avions pas il y a vingt ans. La marche des Beurs par exemple est l'exacte réplique de la marche sur Washington entreprise par Martin Luther King à la fin des années 50. Mais, aujourd'hui, ce qui incarne le dynamisme en Amérique c'est cette révolution dite conservatrice, et comme ce qui s'est le plus sclérosé en Europe au cours des années 70 c'est la gauche, nous ne voyons pas toujours le caractère novateur de cette grande mutation dont le ressort est l'esprit d'entreprise, le goût de l'initiative individuelle. N'oublions pas que la racine du « mouvement américain » c'est l'individualisme, la volonté de ne pas se laisser anéantir par le système, le désir de rompre avec le passé.

— Cette révolution conservatrice vous paraît-elle exportable en Europe ?

— Eu égard à la sclérose provoquée par le marxisme, le renouveau intellectuel, à mes yeux, c'est précisément ce néo-libéralisme américain que l'on appelle aux Etats-Unis néo-conservatisme. Une fois encore, les Etats-Unis nous montrent la voie ; car si nous ne voulons pas tomber dans la décadence la plus complète, nous devons réagir non seulement contre le collectivisme mais contre les impasses de l'Etat Providence. A gauche, des hommes comme Alain Touraine, Rosanvallon ou Jacques Julliard en sont d'ailleurs bien conscients.

— On dit parfois que cette révolution conservatrice implique un retour au puritanisme. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne le constate pas dans le domaine de la vie privée ou de la culture qui est depuis longtemps très libre. Il en va de même pour la prière dans les écoles qui est, ici, une sorte de serpent de mer. De toute façon, il y a deux choses que nous ne voyons pas très bien en France. La première c'est que les Etats-Unis sont un Etat fédéral très décentralisé, que si un maire, voire un directeur d'école, prend une initiative bigote, cela ne signifie pas pour autant qu'une vague de puritanisme déferle sur l'Amérique. Et puis

on oublie aussi qu'aux Etats-Unis il n'y a pas de religion d'Etat mais plusieurs milliers de religions différentes. De la sorte, il n'y a pas ce que l'on appelle l'alliance du trône et de l'autel. S'il y a une religiosité ambiante, cela tient en grande partie au fait que les immigrants qui ont fait l'Amérique avaient très souvent fui l'Europe pour échapper à des persécutions religieuses et donc affirmer leur propre religion.

— Dans un proche avenir, pensez-vous que les Français auront une vision plus objective des Etats-Unis ?

— D'abord, il y a une chose qu'il faut souligner, c'est que l'anti-américanisme en France n'est pas d'origine populaire. Les sondages faits à l'initiative du Conseil de l'Europe montrent que le peuple français est le moins anti-américain d'Europe.

Après le raid sur la Lybie, *Newsweek* a publié un sondage d'où il ressort que les Français ont été le seul pays d'Europe à avoir approuvé cette opération. C'est un premier point. D'autre part, le problème, à mon sens, n'est pas d'être forcément pro ou anti-américain. On peut ne pas aimer certaines choses en Amérique, on peut aussi ne pas être d'accord avec tel ou tel aspect de la politique américaine.

Mais ce qui me frappe c'est que nous avons de mauvaises informations sur la société américaine non parce qu'il est difficile d'en avoir de bonnes mais parce que nous ne voulons pas en avoir de bonnes. J'ai déjà dit que nous ne comprenons

pas le fédéralisme américain. Je vais en donner un exemple. Il y a dix ans tout le monde croyait qu'il était du pouvoir du président des Etats-Unis d'autoriser l'atterrissage du Concorde à New York. Or cela était du ressort du gouverneur et de l'autorité du port de New York. Et lorsque l'on a annoncé que le président permettait l'atterrissage sur le seul aéroport dépendant de lui, c'est-à-dire Dulles à Washington, la télévision française a annoncé qu'il donnait l'autorisation à Dallas ! On ne comprenait donc évidemment pas pourquoi il ne faisait pas la même chose à New York.

En conclusion, je dirais que la querelle du pro et de l'anti-américanisme est fautive dans son principe. Ce qu'il faut, c'est comprendre une société, savoir quels sont ses rouages, ses institutions, ses ressorts secrets. Quand on nous dit, par exemple, que les Etats-Unis n'ont pas de ministère de la Culture, c'est à mourir de rire, car il faut savoir à quel point est développé le mécénat Outre-Atlantique, quelle est l'ampleur des fondations et combien, justement, le fonctionnement de ces fondations est bénéfique, puisqu'il évite que les responsables culturels soient nommés par le pouvoir politique. Les Etats-Unis n'ont pas de ministère de la Culture tout simplement parce qu'ils peuvent s'en passer, de même qu'un homme vigoureux peut se passer de béquilles.

1) Avec l'aimable autorisation du Figaro,

Il y a cent ans...

Suite de la page 1

mière vis du préassemblage de la statue qui sera entièrement effectué en France. Dès l'année suivante, cette dernière, sans le bras et la torche, est érigée à Paris. De 1877 à 1884, le bras et la torche seront pour leur part exposés à New York, à Madison Square, et le premier projet de Hunt pour le socle apparaissant trop haut, celui-ci devra être modifié. En 1884, le bras et la torche sont rembarqués pour la France afin de terminer le préassemblage, ce qui est chose faite le 11 juin.

La statue montée entièrement est officiellement offerte le 4 juillet à M. Morton par Ferdinand de Lesseps. Les Américains s'activent entre-temps pour collecter par souscription publique et grâce à de nom-

Voyages individuels

Nos bureaux étant fermés tout le mois d'août, voici à titre indicatif quelques prix pour septembre :

Alors que le billet Paris - New-York aller-retour, 14-60 jours, sur ligne régulière, se monte à :

— 4.110 francs en semaine
— 4.290 francs en semaine,
nous pouvons vous proposer :

1) - Des charters Paris - New-York A/R à partir de 2.800 F suivant les dates et selon les places disponibles

2) - Des tarifs préférentiels sur ligne régulière Paris - New-York, plusieurs départs en milieu de semaine 3.310 F

Pour octobre et pour toute autre destination, prière de nous interroger.

Nos circuits organisés

Octobre : les Pays-Bas du 17 au 21 octobre. Amsterdam, La Haye, Delft, Rotterdam, les Polders et les Musées prestigieux 5.950 F

Novembre : New York et Washington du 2 au 7 novembre pour les élections législatives américaines. En plus des excursions touristiques, visite d'un centre du Parti Républicain, d'un centre du Parti Démocrate, des bureaux de vote, conférences de presse, etc. 8.650 F

Prix calculés selon les taux de change et les tarifs aériens en vigueur au 1^{er} juillet 1986.

Pour renseignements complémentaires, prière d'écrire au siège national ou téléphoner au 45 77 48 84 ou 92.

breuses manifestations les fonds nécessaires à l'édification du socle dont la première pierre est posée durant l'été. Le rôle joué à cette occasion par Joseph Pulitzer, propriétaire du *New York World*, est décisif.

La statue, démontée et emballée dans 214 caisses, embarque le 21 mai 1886 à bord de l'*Isère*, navire de la Marine Nationale, et arrive à New York le 21 juin. Un mois plus tard la construction définitive commence et la décision est prise en septembre d'éclairer la torche électriquement. Le monument est enfin inauguré le 28 octobre. L'inscription suivante figure sur le socle : « Offerte par le peuple de France au peuple des Etats-Unis, la Liberté éclairant le Monde commémore l'alliance des deux Nations pour assurer l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique et porter témoignage de leur grande amitié. »

Nous remarquerons par ailleurs combien l'œuvre, en dépit de son académisme formel, apporte une véritable révolution iconographique. Plus rien ne demeure ici de l'allusion traditionnelle à la reine indienne ou au sauvage coiffé de plumes dont la représentation des Quatre Continents a abreuvé les XVII^e et XVIII^e siècles. La conception est à présent tout européenne : modelé et drapé se réfèrent à l'esthétique gréco-romaine ; la torche évoque l'ardeur de la jeune démocratie libérale, et la couronne, attribut de l'autorité, rayonne par ses sept pointes comme la liberté sur les sept continents et les sept mers ; les chaînes brisées foulées aux pieds symbolisent la tyrannie renversée et la tablette tenue par la statue, sur laquelle figure la date de la Déclaration d'Indépendance (4 juillet 1776), rappelle le lien profond de tous les Etats de l'Union.

Avec ces divers caractères, le monument pouvait assurément être considéré lors de son inauguration en 1886 comme « la huitième merveille du monde » par Ferdinand de Lesseps, le créateur du Canal de Suez. Nous concluons sur cette opinion formulée dans le *Journal des Débats*, le 3 octobre 1904, au moment de la mort de l'auteur de la statue : « Si la gloire était la même chose que la notoriété, Bartholdi eut été le premier des artistes français. D'un bout à l'autre de l'Univers, dans l'ancien monde et le nouveau, son nom était célébré, son œuvre populaire car il eut le mérite de voir grand, ce qui est une originalité en cet âge des bibelots, et la bonne fortune d'attacher son nom aux causes et aux idées qui passionnèrent son temps. »

Toute l'année des séjours linguistiques aux Etats-Unis

(pour les plus de 17 ans)

Ils constituent une expérience inoubliable : vivre au milieu d'étudiants américains, bénéficier de cours intensifs ou semi-intensifs de très grande qualité.

Séjours de 4 semaines ou multiples de 4 dans des Universités situées dans 20 Etats : New-York, Massachusetts, Floride, Californie, etc.

A) COURS INTENSIFS : 6 heures par jour, 5 jours par semaine, en petits groupes répartis en 9 niveaux homogènes, assurés par des professeurs qualifiés.

B) COURS SEMI-INTENSIFS : avec 3 heures tous les matins, après-midi et soirées libres, nouveauté 1986 à Boston et San Diego.

Intensifs ou semi-intensifs, ils ont l'avantage de donner rapidement, au cours d'un séjour relativement court, d'excellents résultats tant pour la compréhension que pour l'expression, donc pour la pratique courante de la langue anglaise. Une ou deux sessions de 4 semaines sont suffisantes dans la plupart des cas.

HÉBERGEMENT :

a) Dans certaines résidences universitaires situées sur le campus même, avec les étudiants américains.

b) Appartements ou résidences extérieures pour plus d'indépendance et de confort.

Le prix des séjours et des voyages (organisés par nos soins) variant suivant la région choisie, prière de nous interroger (1).

Pour recevoir l'une de nos brochures, prière de nous envoyer une enveloppe longue timbrée à 3,90 F à votre nom, en précisant le pays de votre choix.

(1) Possibilité de prise en charge par l'entre-prise au titre de la Formation Permanente.